

## ÉTUDE SUR LES HÉRÉSIES D'ARIUS ET DE NESTORIUS

*(Doctrine d'Averrhoës, Suite)*

Certes, chers lecteurs, ce n'était pas la peine d'abandonner les grands écrivains, les célèbres penseurs de la Grèce, pour adopter ce tissu d'extravagances audacieuses, d'ignorance malsaine dont nous avons parlé dans notre dernier article. A Alexandrie, les moines et les religieux remplacèrent les penseurs et les orateurs célèbres, et avec eux, ils apportèrent la mort, car cette ville ne fut plus qu'un sépulcre d'où sortaient des ombres humaines, vaines et inutiles ; ce pharisaïsme chrétien fut un véritable cancer sur un corps vigoureux.

A l'époque de la Réforme, les grands critiques firent sentir la portée des divagations de l'Eglise romaine ; en les comparant avec les classiques grecs, transmis de mains en mains, malgré les auto-da-fé des anciens manuscrits opérés au nom d'une haine séculaire, ils nous apprirent à mépriser ces redoutables erreurs.

L'église (et ses sectaires) était adonnée au luxe et aux richesses ; la guerre éclata entre les évêques tout-puissants de Rome, d'Alexandrie et de Constantinople.

*Nestorius*, évêque d'Antioche, près de Constantinople, rejetait le culte d'*Isis* que représentait le culte à *Marie*, mère de Jésus de Nazareth ; il ne voulait pas du ciel populaire et mondain, de cet anthropomorphisme où Dieu, ayant à sa droite le fils et la Vierge vêtue de pourpre et d'or, était assis sur un trône d'argent, où le S'-Esprit était entouré des anges, archanges et séraphins qui y jouaient de la harpe pendant que les bienheureux dinaient éternellement au banquet où ils étaient conviés.

C'était le vieil Olympe de Jupiter, mis en scène par d'ingénieux comparses.

*Nestorius*, imbu de la doctrine d'Aristote, croyait comme Arius, que, étranger à l'homme et à ces attributs mondains, Dieu devait être adoré comme un principe divin, qui remplit l'univers qu'il harmonise et vivifie.

Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce pieux orthodoxe, qui avait fait échapper Hypathie, était bien résolu à faire adorer l'*Isis-Marie*, mère de Dieu, en opposition de *Nestorius* qui, à Constantinople, disait en chaire : « Comment Dieu tout-puissant et éternel peut-il donc avoir une mère ? » La Vierge, selon lui, n'était que la mère de l'humanité du Christ ; on ne devait pas plus l'adorer que l'on adore

le lieu de réunion où l'on prie Dieu, le temple étant bien distinct de la Divinité.

Aussi quand les évêques syriens arrivèrent au concile d'Ephèse, convoqué par l'empereur, une révolte sanglante et un guet-à-pens préparés par le pieux et doux évêque Cyrille, les dispersa, et Nestorius, abandonné par l'empereur, se retira dans un désert d'Afrique ; ses partisans fondèrent à Edesse, sur l'Euphrate, un collège renommé. Qui ne sait, que de Nisibe, les docteurs nestoriens se répandirent de Syrie, dans l'Inde, et de l'Egypte jusqu'en Chine et au Thibet ; ils avaient traduit le christianisme nestorien dans toutes les langues connues, christianisme intimement lié à l'école d'Aristote. Ces chrétiens sécessionnistes, qui acceptaient les productions nouvelles, telles que celles de Pline, eurent un évêque, et leurs adeptes furent plus nombreux que les sectateurs de l'Eglise grecque et latine.

Il y avait entre les sectaires d'Alexandrie et de Constantinople, une haine féroce ; c'est ainsi que l'empereur Maurice fut massacré, lui et sa famille, par le misérable centurion Phocas ; préalablement il leur avait fait arracher les yeux et couper la langue et les mains. A Rome, le pape Grégoire salua le triomphe de Phocas. L'empereur Maurice était Marcionite, croyant à la doctrine des Mages qui porte en elle l'évocation des Esprits et la réincarnation, double titre pour être conspué et assassiné.

Chrosoës, roi de Perse, ami intime de Maurice, et Héraclius, exarque d'Afrique, s'emparèrent, le second de Constantinople où il fit trancher la tête à Phocas, et le premier, d'Antioche, de Césarée, de Damas, de Jérusalem dont les églises furent brûlées ; le tombeau du Christ fut détruit entièrement, et la croix du Sauveur fut envoyée en trophée dans la capitale de la Perse. Toute la côte d'Afrique fut prise jusqu'à Tripoli.

Cependant, les chrétiens étonnés, ne virent après l'insulte du magisme faite au tombeau de Jésus-Dieu, ni les étoiles tomber, ni l'épée du Très-Haut flamboyer devant les reliques brûlées et jetées au vent et la sainte croix enlevée ; ce fut de la consternation qui s'éteignit dans le doute, et la foi religieuse fut perdue irréparablement, car aucun miracle n'était venu pour arrêter les vainqueurs.

Dans l'Eglise chrétienne, il y avait l'anarchie, et des conciles secrets étaient tenus sous des prétextes vains qui cachaient le véritable but de ces réunions. Il y avait des schismes en Orient et en Occident, et les déserts de l'Arabie étaient pleins d'anachorètes chrétiens qui y cherchaient un refuge contre les luttes sanglantes et les fortunes changeantes de leurs anciens coreligionnaires.

En 581 de l'ère chrétienne, le moine Bahirah adopta comme élève, dans un couvent de la Syrie, un enfant nommé Mahomet, âgé de 12 ans, qui avait une intelligence précoce portée vers les idées religieuses ; élevé ainsi dans la doctrine des Nestoriens, il méprisait

l'idolâtrie des prêtres grecs et latins et regardait le Christ comme un grand missionnaire, fils de Marie, et non comme un fils de Dieu. Devenu homme, Mahomet épousa une riche veuve de la Mecque, que sa beauté, sa douceur et sa probité avaient charmée, et qu'il aima et respecta toute sa vie.

Ce jeune Nestorien prêcha partout l'unité de Dieu ; des voix mystérieuses, dit-on, encourageaient cet orateur arabe et il voyait les Esprits qui lui parlaient ; il entendait, dans les airs, des sons harmonieux imitant le son des cloches lointaines. La légende ajoute que, emporté de la Mecque à Jérusalem par l'ange Gabriel, il franchit les cieux, au nombre de sept, et : « Un frisson passa dans son cœur quand il sentit sur son épaule se poser la main du Seigneur. »

Il se servit de la parole et surtout de l'épée pour établir dans toute l'Arabie le dogme de l'unité de Dieu, comme le lui avaient recommandé les Esprits ; il détruisit tous les sectaires sauvages et disait toujours : « Je ne suis qu'un homme comme vous. » Aux gens timides, il répondait : « Que craignez-vous ? Je ne suis pas un roi. Je ne suis que le fils d'une femme arabe qui mangeait de la chair séchée au soleil. »

Ce fut un grand homme et ses préceptes, éminemment religieux, guident actuellement un tiers des habitants de la terre. Il mourut au moment où il préparait la conquête de la Syrie et de la Perse, et retourna à Dieu, en disant : « Tout arrive selon la volonté de Dieu et a son jour fixé d'avance... Je retourne à Celui qui m'a envoyé.... » Abubeker, son beau-père, fut son successeur et proclamé Calife, il s'empara de la Syrie. Omar lui succéda ; il prit Jérusalem et écrivit à l'empereur Héraclius : « Au nom du Dieu très-miséricordieux ! Louange à Dieu, le maître de ce monde et de l'autre, lequel n'a ni épouse ni fils, etc., etc... »

Depuis l'invasion des Perses, on ne trouvait plus que des traîtres dans l'empire chrétien, tellement les mœurs étaient abaissées, et les apostats livraient les villes sans combattre.

Après une suite ininterrompue de victoires et de villes prises, les Sarrazins vinrent camper devant Constantinople. Ils possédaient (et possèdent encore après mille ans écoulés), Jérusalem la métropole chrétienne ; ils avaient conquis la Perse et tout le pays au-delà de l'Oxus, et ils tournaient leurs regards vers l'Égypte. Memphis tomba en leur pouvoir, et après quatorze mois de siège, Alexandrie fut prise avec : « ses quatre mille palais, ses quatre mille bains, ses quatre mille théâtres, ses quatre mille boutiques pour le commerce des esclaves et les douze mille autres pour la vente des denrées alimentaires, et sa population de 40,000 Juifs qui payaient tribut. » Ainsi déclinait cette ville célèbre, ce siège de la sainte trinité et la seconde capitale de la chrétienté. Amrou fit démanteler cette ville et lui enleva son importance militaire et politique.

Vingt ans après, Carthage fut livrée aux flammes, c'était la patrie

de S<sup>t</sup> Augustin ; puis, calife Alvalid s'empara de l'Espagne, avec le projet de passer les Pyrénées et les Alpes, pour aller trôner au Vatican et de là, à Constantinople, pour mettre fin au christianisme et à l'empire romain. La France centrale fut envahie après deux grandes victoires, mais en 732, les Sarrasins furent écrasés par Charles-Martel, entre Tours et Poitiers.

En 846, une colonne de Mahométans remontait le Tibre ; trop faible pour prendre Rome, elle dévastait l'Eglise de Saint-Pierre, pillait les faubourgs et violait les tombeaux de S<sup>t</sup> Pierre et de S<sup>t</sup> Paul.

Les partisans de Mahomet formaient alors l'empire religieux le plus grand que le monde eût jamais vu, après avoir insulté Rome, détruit Carthage et Alexandrie, bâti une mosquée sur le tombeau du Christ, ils se permettaient la conquête définitive de Constantinople.

Les sectaires qui avaient détruit les grandes écoles d'Alexandrie, qui avaient voilé aux yeux du vulgaire la grande pensée de Socrate et de Platon, et celle d'Aristote, sur les rapports que peuvent avoir tous les mortels avec les soi-disant morts, en étaient réduits à trembler ; l'empire matériel qu'ils s'étaient donné par l'intrigue et dans le sang, leur échappait désormais, car la volonté de Dieu guide l'homme vers un but plus élevé que celui des conquêtes matérielles, des jouissances du luxe, du désir effréné de la part des évêques d'être partout les premiers, et d'éblouir la foule en se couvrant d'or et de pierres précieuses.

La loi supérieure, c'est la vérité dans toute sa simplicité, c'est la charité, non celle qui dit : *hors de l'Eglise point de salut*, mais : *hors la charité point de salut*. Cette loi est contraire à l'étalage des reliques, et aux mensonges grossiers à l'aide desquels on entretient la superstition et l'ignorance dans les masses populaires.

La vérité est présentée aux hommes, depuis ces dernières années, par la révélation nouvelle nommée le Spiritisme, révélation qui vient détruire tous les miracles, arracher tous les masques et prouver que tout homme de bonne volonté peut savoir, sans le secours des pasteurs religieux, d'où il vient, ce qu'il est, où il va. Les temps sont arrivés pour la rénovation sociale et religieuse.

(A suivre)

P. G. LEYMARIE.

## CONSIDÉRATIONS SUR LE CATHOLICISME

### I.

Le clergé, entré en lutte avec les idées modernes de progrès et de civilisation et partout battu par elles, roule sur une pente fatale, qui le conduit nécessairement à une irrémédiable chute. Son prestige, disparu partout où l'homme fait usage de sa raison, s'amoin-drit avec rapidité, même chez les aveugles, qui, par un reste d'habitude, se laissent encore guider par lui. Encore quelque temps,

quelques années peut-être, et cette colossale puissance, devant laquelle le monde a tremblé durant des siècles, aura vécu. Pourquoi suffira-t-il d'un temps relativement court pour que cette puissance, qui paraît encore si grande aux yeux de certains, ait disparu sans retour? C'est que le nombre des hommes qui s'en sont affranchis, est grand, c'est que, parmi ceux qui semblent encore prêter l'oreille à ses menaces ou à ses conseils, il en est certainement beaucoup que l'intérêt matériel ou la crainte fait seule agir. Ce sont là, le plus souvent, des apparences et non des réalités. Déplacez l'intérêt qui guide les uns, montrez aux autres l'inanité de la crainte qui les domine, tout sera changé comme par enchantement, la puissance cléricale subira les inévitables retours que ses actes ambitieux lui auront mérités.

Plus elle aura voulu s'élever haut dans les régions du pouvoir humain, plus elle descendra dans les bas-fonds où les orgueilleux subissent leur peine. Ce qui régné par la terreur devient forcément un objet de mépris, ce qui a régné par l'intérêt et grâce à d'immenses richesses accumulées, tombe nécessairement de ces hauteurs fantastiques et immorales dans la pauvreté qui élève et purifie. La puissance cléricale, toute ruisselante d'or et de pierreries, déchoira indispensablement de sa haute fortune matérielle, car le nombre de ceux qui l'enrichissent de leurs dons décroît de jour en jour. Qu'on ne dise pas le contraire, les faits sont là pour appuyer notre dire.

Longtemps le clergé a gouverné par la crainte de la mort, et voilà maintenant que la mort lui échappe, qu'elle se fait connaître par un grand nombre de médiums, qu'elle fait régner une éclatante lumière dans son empire, jusque là si ténébreux. La mort, en se faisant connaître pour ce qu'elle est, affranchit le monde de cette puissance envahissante et usurpatrice. La fausseté de son enseignement démontrée, que lui reste-t-il pour se tenir en équilibre devant le monde devenu attentif? Rien. Il faut qu'elle tombe faute du point d'appui indispensable, qui jusqu'ici l'a soutenue. Le secret de la mort est dévoilé; plus de vaines et ridicules terreurs; Dieu apparaît enfin aux populations qui veulent sérieusement s'occuper de leurs destinées, comme la suprême justice et la suprême bonté; la raison humaine trouve dans les solutions qu'on lui présente, toutes les satisfactions qu'elle peut désirer. Quelle place reste-t-il alors aux fictions barbares qui ont épouventé le monde avant d'exciter ses risées et son mépris, et qui le conduiraient inévitablement à l'incrédulité matérialiste? Aucune.

La puissance cléricale comprend tellement l'inanité de son influence dite spirituelle, qu'elle s'attache de toutes ses forces à envahir les régions gouvernementales. Une telle conduite est l'abdication réelle, l'aveu le plus complet d'impuissance spirituelle que l'on puisse faire. Le clergé, dans sa généralité, ignore les lois qui régissent les fluides, lois pourtant si importantes à connaître, puisque sur elles repose

tout le secret de l'humaine destinée. Le magnétisme, le spiritisme sont pour lui des choses tout-à-fait inconnues; il a l'air de les mépriser, il les raille et les condamne, tout comme il condamna jadis le mouvement de la terre. Le clergé ne peut donc pas se tenir debout en présence des générations actuelles; tout ce qu'elles peuvent faire pour lui, c'est de fermer les yeux sur ses inconséquences et sur les faussetés criantes de son enseignement. Mais ce rôle d'aveugles ne peut pas convenir longtemps aux hommes du temps actuel. Beaucoup condamnent à haute voix l'enseignement clérical, beaucoup le condamnent dans le fond de leurs consciences : l'immense majorité suivra.

## II

En présence de ce mouvement inéluctable, auquel seuls ne prennent point de part ceux qui ne veulent pas voir, retenus qu'ils sont par des règles arbitraires qui ont des prétentions à l'inflexibilité, et ceux qui ne savent pas voir, il n'y pas de place pour l'indifférence en ce qui concerne les hommes du clergé. Il faut de toute nécessité étudier la situation et prendre un parti. Décisif? Non, pas tout de suite, car fatalement il y aurait des retours et c'est ce qu'il faut éviter. Mieux vaut aller à petits pas et ne pas être obligé de reculer ensuite outre mesure. On en revient toujours de ces reculades, cela est bien certain; mais quand on marche de l'erreur à la vérité, il vaut mieux être assez fort pour pouvoir placer derrière soi un rempart qui puisse garantir l'être qui progresse, d'une manière à peu près certaine, contre tout retour qui serait de nature à détruire le bon travail commencé.

La fable du *Lièvre et la Tortue* contient une morale qui sera éternellement vraie. Les hommes, quelle que soit leur position sur la terre, sont, plus ou moins, des malades qui doivent chercher leur guérison, car le monde est un hôpital. Il est aussi une prison dont nul ne peut s'évader sans crime; aussi lorsque certains membres du clergé ont dit hautement que le spiritisme poussait au suicide, ils ont énoncé une contre-vérité. Les exemples particuliers qu'on pourrait donner de cette funeste maladie qu'on nomme l'obsession, à laquelle Jésus aurait été soumis lui-même, si on prend à la lettre les récits qui se trouvent dans les Évangiles, tels qu'on les a transmis aux hommes de ces jours, sont impuissants à infirmer les principes spiritement posés dans tous les livres du Maître Allan Kardec.

Ils sont impuissants à empêcher la doctrine spirite d'être ce qu'elle est, tout ce qu'elle peut être et rien que ce qu'elle doit être. Si la religion, pour nous servir de ce terme consacré et sacré aux yeux de certains hommes, était responsable, pouvait être rendue responsable de tout ce que ses représentants ont fait, que deviendrait cette religion aux yeux des hommes qui s'en font la représentante de Dieu sur la terre? Il faut donc que les hommes qui se font

l'incarnation vivante de cette religion en même temps qu'ils s'en font un bouclier, reprennent individuellement en main cet outil d'une utilité incontestable qu'on nomme la raison humaine.

Certes, elle n'est pas infallible cette raison qui jaillit de toutes les consciences humaines et de la conscience des désincarnés, comme les plantes qui poussent naturellement sur un sol fertile par lui-même, que le travailleur fertilise encore par les soins qu'il apporte chaque jour, elle n'est pas infallible, et cependant s'il était quelque chose qui pût avoir, dans le monde terrestre, des prétentions à l'infaillibilité, ce serait la raison universelle des hommes se produisant en pleine liberté. La liberté vraie est l'ennemie du mensonge; le mensonge est l'ennemi de toute religion. Il prend volontiers le masque religieux pour se faire adorer, c'est le Satan de l'époque, c'est la puissance ténébreuse, contre laquelle tout ce qui porte en soi un atome de vérité doit lutter sans relâche, contre lequel surtout le clergé de ces jours doit lutter comme lutte le moribond contre une maladie mortelle. Le clergé a des ennemis, des ennemis puissants, cela n'est pas douteux; mais non parmi les spirites. Ses ennemis irréconciliables, *intransigeants* sur tout terrain spiritualiste sont ceux qu'il a plongés, volontairement ou non, dans les ténèbres de l'incrédulité.

(A continuer).

---

## SINGULIÈRES COUTUMES DES ACHANTIS

Les Achantis croient à l'immortalité de l'âme. A la mort, disent-ils, l'âme ou l'Esprit, qu'ils appellent *cra*, s'en va dans un autre monde tout pareil à celui-ci et où chacun conserve le rang et la position qu'il a occupés ici-bas. Cette dernière croyance a donné lieu à d'abominables *coutumes* et à un incroyable mépris de la vie humaine.

Suivant eux, les victimes qu'ils sacrifient à la mémoire d'un personnage vont immédiatement le trouver et le servir dans l'autre monde. Si c'est un chef, il lui faut un nombreux personnel, disent-ils, et ils lui expédient, par voie d'égorgeant, des hommes d'armes, des porteurs pour son hamac, des femmes et des esclaves pour le servir, pour cultiver ses plantations, en un mot, pour satisfaire à tous les besoins qu'il avait sur la terre. Cela explique la quantité énorme de victimes humaines que l'on sacrifie à la mort d'un des grands chefs du royaume, et particulièrement aux obsèques d'un roi.

Lorsqu'un esclave meurt, s'il n'a pas été particulièrement aimé de son maître, on ne fait pas pour lui de *coutume*, et souvent même on ne se donne pas la peine de lui creuser une tombe; la plupart du temps, on le jette à la voirie sans même attendre qu'il soit tout-à-fait mort, surtout si la maladie a été longue.

Lorsqu'un individu du commun meurt, homme ou femme libre, dès qu'il a fermé les yeux, la nouvelle en est envoyée à tous les voi-

sins et parents des villages environnants ; tous se réunissent aussitôt à la maison du défunt, afin de le pleurer.

Le deuxième jour, chaque parent et chaque ami apporte un cadeau pour le mort. Ordinairement, c'est vers la fin du second jour que le corps est enlevé ; pour l'emporter on ne le fait jamais passer par la porte mais bien par une autre voie, soit en brisant une haie, un mur même si c'est nécessaire, et toujours en ayant soin de tenir la tête en avant. Toute l'assistance suit le corps, qui est placé alors dans une longue corbeille fabriquée de branches de palmier et recouverte de nattes.

C'est ordinairement dans le bois voisin que la tombe est creusée. Lorsque le corps est descendu dans la fosse, on y place les cadeaux apportés au mort et une grande quantité d'objets de toute sorte, sans considérer leur valeur. Ensuite le tout est recouvert de terre.

Après ces lugubres cérémonies, les femmes vont faire une promenade autour du village en dansant et en frappant l'un contre l'autre des cailloux qu'elles tiennent dans les mains.

Les cérémonies qui accompagnent la mort d'un grand personnage, d'un chef renommé, d'un gouverneur de province, entraînent plus de solennité encore que le décès de personnages du commun. Dès l'instant où le défunt a cessé de vivre, ses fils, ses frères, ses neveux, s'élancent dans la ville où ils commencent une course aussi furieuse qu'insensée et barbare. Tous les gens qu'ils rencontrent, esclaves, ou hommes libres, sont impitoyablement massacrés par ces fous furieux. Cet état de choses, pendant lequel rien n'est respecté, dure jusqu'à ce que le roi ait été informé de la mort du défunt et ait eu le temps d'envoyer des ordres pour faire cesser le massacre. Le roi, il faut le dire, ne met jamais la moindre négligence dans l'accomplissement de ce devoir humanitaire.

En envoyant l'ordre d'interrompre le carnage, il envoie en même temps un de ses capitaines ou un des grands personnages de la capitale, conduisant un nombre de victimes qui est plus ou moins considérable, suivant le rang que le mort occupait pendant sa vie. Le chiffre des personnes qui doivent être sacrifiées est fixé par ordonnance royale, et le représentant du roi doit veiller à ce que toutes les cérémonies soient accomplies suivant les règles établies et la volonté royale.

Cette froide cruauté, ce mépris de la vie humaine, ces épouvantables sacrifices et ces massacres inhumains, prennent des proportions encore bien autrement terribles quand il s'agit de la mort d'un souverain. Alors le spectacle dépasse toutes les limites de l'horrible, et l'on peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, que les rues de Coomassie ruissellent de sang.

A la mort d'un roi d'Achantis, les princes, quel que soit le rang qu'ils occupent, se précipitent dans les rues de Coomassie, armés de fusils et de sabres ; une bande d'exécuteurs les accompagne, et

tous, à l'envi, se jettent sur les passants, massacrant sans pitié et sans distinction tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage, hommes libres ou esclaves, femmes, enfants, vieillards, même les chefs, les personnages du rang le plus élevé et les capitaines de l'armée.

Cette boucherie ne satisfait pas encore la soif sanguinaire qui s'est emparée des princes. La plupart des exécuteurs eux-mêmes, des *court's cryer's*, des femmes du roi, des eunuques, des serviteurs, des porteurs de hamac, des officiers et des chefs de la maison royale sont immolés. Les *cras oïné cra* ou les amis du roi, sont surtout massacrés par centaines.

On se rend compte aisément de la terreur que de si épouvantables désordres doivent faire naître parmi les habitants de Coomassie, une grande partie de la population, s'échappant de ses demeures qui ne sauraient protéger leur vie, s'efforce de quitter la ville et d'aller chercher un abri dans la profondeur des bois. Ces fuites prudentes sont généralement sans résultat, hélas ! Les princes, accompagnés de leur sanguinaire escorte, s'élancent sur leurs traces, les poursuivent à travers champ, les traquent comme des bêtes fauves dans les halliers et mettent à mort ce qui tombe sous leurs mains.

Pendant les huit jours qui suivent la mort d'un roi, il est interdit sous peine de mort, à n'importe qui, de prendre aucune espèce de nourriture. L'usage du tabac, celui du vin de palme et des divers spiritueux, est seul autorisé. L'aspect d'un brin de fœu dans une maison, un flocon de fumée qui s'en échappe sont le signal du massacre général de tous ceux qui s'y trouvent.

La sœur du roi, qui est aussi la mère du prince appelé à lui succéder, prend en mains la régence du royaume et s'occupe de fixer le nombre des victimes qui doivent être immolées régulièrement pour faire honneur au mort et pour aller composer sa maison dans l'autre monde. C'est alors aussi que commence la *coutume* proprement dite, qui doit durer trois mois sans interruption. Pendant cette période, les sacrifices humains n'ont plus lieu qu'une fois par semaine, et le jour désigné pour les accomplir et le jour anniversaire de la mort du souverain.

Après un certain temps écoulé, la tombe du roi, placée au pied de l'arbre mortuaire, dans la cour du palais, est ouverte ; les chairs ont eu le temps de disparaître et les os sont retirés du cercueil qui les contenait. Ces ossements sont soigneusement nettoyés et polis au couteau, puis on les confie à un *djourn-fo*, artiste d'un ordre tout particulier et spécial à ce pays bizarre. Le *djourn-fo* remet en place l'un après l'autre tous les ossements du monarque, les unit et les rattache les uns aux autres au moyen de charnières d'or.

Lorsque l'œuvre du *djourn-fo* est terminée, le squelette brillant et richement armé est transporté avec une grande solennité à Bou-tama, qui est le lieu de la sépulture royale, et où ce qui reste du monarque ira reposer près des ossements de ses ancêtres.

## DES MORTIFICATIONS CORPORELLES

Depuis que les études philosophiques et la politique ont franchement abordé les questions religieuses, pour enlever les âmes à l'asservissement dans lequel tendent à les tenir les doctrines néfastes du Syllabus et de la religion catholique, les yeux se sont ouverts à la lumière, et l'on a enfin compris le véritable but, les tendances des corporations religieuses, triste legs du moyen-âge. On sait à présent que les prétendues retraites de pénitents et de pénitentes ne sont rien moins, pour la plupart, que de somptueux asiles où vivent grassement ceux qui disent se vouer à la souffrance, à la mortification, à la prière, pour apaiser la colère d'un Dieu courroucé par les crimes des humains. Sous prétexte d'abnégation, de renonciation aux biens terrestres ; ces dévots laissent aux autres les fatigues du travail producteur ; tandis qu'eux-mêmes se prélassent dans une molle oisiveté, loin des soucis de ce monde, et vivent en parasites éhontés faisant leurs délices des sueurs du malheureux prolétaire.

Sans doute, comme réclame à la pitié, on a vanté bien haut la mortification du corps, règle de quelques-uns de ces couvents. Il faut punir la chair, cette grande corruptrice de nos âmes ; il faut l'affaiblir afin de dompter les passions qu'elle excite ; il faut la laisser dépérir comme chose vile, car elle n'est que matière !

Telle est la doctrine professée, tel est le raisonnement absurde qui dicte encore de nos jours les règles du carême et des jeûnes dans le rite catholique romain.

Raisonnement absurde, disons-nous, et c'est bien vrai : il est impossible qu'il résiste un instant au jugement du bon sens.

Comment ! vous, religieux ou prêtres, prétendus disciples et ministres d'un Dieu sage et puissant, vous osez traiter de vile matière, de chair corruptrice ne méritant que la verge et le fouet, la matière organisée la plus belle, la plus sublime ; celle enfin que le Tout-Puissant a faite pour servir d'enveloppe et d'instrument à l'âme, qui est destinée au bonheur céleste et qui doit partager le festin divin, auquel J.-C nous a conviés !

Qu'est-ce donc que ce Dieu bénévole et malin qui se plaît à créer des choses inutiles ou nuisibles ; qui enterre l'âme dans les liens d'un corps sensuel dont le rôle est de la pousser au vice ? Que penser de la sagesse et de la bonté infinies d'un Dieu qui, après avoir créé l'âme progressive, la dégrade par l'incarnation ?

Dites, cette doctrine n'est-elle pas le comble de l'impiété ?

Non, non, le corps n'a pas été donné à l'âme pour la corrompre et l'induire au mal ; il est l'instrument nécessaire à son perfectionnement, à son épuration, à son avancement moral. C'est par lui qu'il est permis à l'esprit d'agir en ce monde, selon les desseins de Dieu, d'user des œuvres de la création pour glorifier le Créateur, de *travailler*, en un mot.

Et le travail, est-il bien ce châtimeut terrible imposé à l'homme en punition d'une faute inévitable, ordonnée? Une fois encore, non. Le travail est la seule voie de la vertu; par lui seul, l'homme peut acquérir le savoir et le mérite. L'oisiveté forcée serait son plus grand châtimeut, car elle lui enlèverait tout droit à sa part du banquet céleste; elle est d'ailleurs la source de tous vices.

Or, la pensée seule ne peut rien en ce monde; il faut que la volonté soit fécondée par l'exécution, et pour cela, jamais on ne pourra se passer d'un corps sain et vigoureux.

Fortifions notre corps, afin qu'il soit apte à servir l'âme selon la volonté de Dieu; éloignons les causes de maladie ou de faiblesse, car l'affaiblissement des organes entraîne inévitablement l'abaissement des facultés intellectuelles. Plus le corps est faible, a dit J. J. Rousseau, plus il commande; plus il est fort, mieux il obéit à l'âme: un bon serviteur doit être robuste.

Arrière donc ces pratiques anti-naturelles, impies; ces mortifications et ces privations qu'évident d'ailleurs par tous moyens ceux qui les ont inscrites dans leurs commandements.

HENRI.

---

## LA SCIENCE ET LES SAVANTS

De nos jours, on exalte beaucoup la civilisation de notre siècle. Des écrivains de talent, du reste, la chantent jusqu'au lyrisme. Ils n'ont pas d'expressions assez fortes pour en vanter tous les bienfaits, toute la hauteur. Ils font naître au sein de nos savants une sorte d'orgueil qui les dépasse plus qu'il ne les honore, car la modestie convient bien mieux au véritable savoir et le rehausse. On mesure le savant orgueilleux à l'infini de la science, et on le trouve petit, mesquin; tandis qu'on compare naturellement le savant modeste aux hommes ordinaires, et on le trouve grand, on l'admire. On ne croit plus guère aujourd'hui que l'antiquité puisse venir en aide à la science au point où celle-ci est élevée. Il n'en est pas de même, il est vrai, pour la littérature, l'architecture, la sculpture et d'autres arts. Sur toutes ces questions, où le goût, le sentiment du vrai et du beau prédominent, on ne peut qu'admirer les anciens, les imiter, et s'en inspirer. Joignez à cela une sorte d'intérêt archéologique qui se joint à ces productions d'un autre temps, et vous comprendrez cette recherche dont ils sont encore l'objet de nos jours.

Mais, sous le rapport des sciences proprement dites, on croit n'avoir plus rien à hériter de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce ou de Rome. Les inventions modernes: la locomotive, l'électricité, la chimie, etc., etc., ont littéralement grisé les imaginations. Parle-t-on de science, on ne voit plus que ces nouvelles découvertes, il semble

qu'il ne peut rien y avoir au-delà. Dans leur orgueil de tout connaître, ceux qui semblent être des astres aujourd'hui, et qui ne sont peut-être que des étoiles filantes qui iront s'éteindre dans l'avenir, ont rapetissé la science universelle au petit nombre de sciences qu'ils ont étudiées et, à les entendre, la nature ne pourrait sortir de là ; comme si la nature n'avait pas entre ses mains un nombre illimité de moyens.

Sans doute, nous sommes loin de nier les progrès accomplis et nous en comprenons toute l'importance ; sans doute, la mécanique, la chimie, la physique, l'astronomie, etc. ont marché à pas de géant, et les moyens de locomotion, par exemple, ne sont plus comparables à ceux des anciens. Mais s'ensuit-il, si l'on a fait fructifier, si l'on a grandi une partie de l'héritage légué par ces civilisations des temps reculés, qu'on ne doive pas en cultiver également les autres parties ? s'ensuit-il qu'elles porteraient de moins riches moissons ? N'est-ce pas cette courtresse de vue qui fera dire à nos enfants : « Ils n'ont pas su connaître des sciences si simples à acquérir ; ils les ont laissées croupir dans l'enfance, et, sur ce sujet, ils étaient loin d'en savoir autant que les peuples d'aussi longtemps que l'histoire se souvienne. Ils avaient, dans les écrits qu'ils consultaient chaque jour jusqu'à surcharger leur mémoire, mille passages auxquels ils ne prêtaient aucune attention. Ils les attribuaient à la superstition et à l'ignorance, tandis que c'étaient eux qui étaient ignorants, superstitieux, pleins de préjugés et d'orgueil. » Voilà l'accusation que nos fils lanceront à la face de notre siècle.

Cependant de grands penseurs encore presque ignorés, tels que Mesmer et Allan-Kardec, ont tâché de pousser les esprits dans une nouvelle voie, mais sans rencontrer l'appui auquel ils avaient droit. Au contraire, on les a bafoués, méprisés, calomniés, et on le fait encore. Des hommes qui n'aiment la science que pour les honneurs et l'aisance qu'elle procure, ayant compris que ces illustres inconnus étaient dans le vrai, n'en ont pas moins crié partout que ce n'étaient que des charlatans dont il fallait se défier. C'est toujours le propre des vérités nouvelles de venir déranger ces messieurs, qui s'arrangent de façon à être très-bien dans leur fauteuil académique ; plutôt que de se lever pour la recevoir, ils l'envoient promener. Cela peut très-bien s'allier à leur gloire du moment, mais non à celle de la postérité : la vérité est toujours vengée.

Ils ne veulent pas admettre davantage les affirmations des grands philosophes et des grands historiens anciens. Ils répudient ce qu'ont dit ces hommes illustres. Socrate lui-même n'obtient pas grâce à leurs yeux, et quand vous leur direz que ce sage des sages était en communication avec un dieu, ils vous répondront sans chercher à vous expliquer ce que cette assertion a d'absurde : « La plupart de ces grands esprits ont leur grain de folie ! »

Nous ne pouvons croire à cette union du génie et de la folie, de ces

deux choses incompatibles comme le blanc et le noir. La faculté de juger ne peut pas être dans toute sa plénitude et complètement atrophiée au même instant et chez le même homme.

Ainsi quand un de ces hommes supérieurs affirme une chose que nous n'avions pas admise jusqu'alors, nous devons plutôt croire notre jugement mauvais que celui de cet homme, et rechercher comment l'un ou l'autre a pu se tromper. Nous savons que dans le domaine du raisonnement on peut facilement faire erreur, et nous pensons que cela peut arriver aux plus perspicaces. Mais justement ce qui fait reconnaître l'homme de génie, c'est qu'il se trompe moins souvent que les autres. Ses vues sont plus larges, son jugement va au-delà de celui du commun des hommes. S'il ne naissait pas de temps en temps de ces hommes supérieurs, l'humanité n'avancerait pas, elle tournerait éternellement dans un cercle vicieux. Ces envoyés de Dieu brisent les bornes où s'arrête la vue de leurs contemporains et montrent des horizons nouveaux. Malheureusement les génies ne sont pas toujours compris, et dès lors ceux qui ne les comprennent pas les tiennent pour des fous. Les intérêts contraires, la superstition et l'entêtement s'entendent avec l'ignorance pour accabler ceux qui ont le malheur d'être grands en intelligence. Cependant à la fin ils sortent vainqueurs, on les reconnaît pour les instituteurs du genre humain et on leur élève des statues. L'effort qu'ils ont fait se communique de proche en proche et se fait sentir partout. Mais leur vue a été parfois si perçante, le nouvel horizon découvert était tellement étranger à celui que l'on avait l'habitude de voir, qu'on ne voulut pas en admettre l'authenticité, on croyait que tout devait finir où le regard était arrêté par des vapeurs qui seront dissipées par le soleil de demain. Parmi ces génies incompris, on peut placer Jésus, seulement au lieu d'en faire un fou, on en a fait un Dieu. Ses paroles et ses actes ne sont pas devenus des mystères que l'on rejette sans les étudier, mais des mystères qu'il faut croire aveuglément sous peine du feu éternel. S'est-on avisé de comprendre ce qu'il a dit? A-t-on voulu rechercher la source de son savoir, de sa puissance? Non; l'homme ne pouvait pas plus tenter d'expliquer les actes d'un Dieu que les actes d'un fou; l'acte de l'un est un miracle, l'acte de l'autre, une folie. Du moment que le monde a décerné un brevet de folie ou de divinité à un de ses membres il s'interdit de plus rien comprendre dans tout ce que cet homme produit.

Pour nous, nous n'admettons pas aussi facilement qu'un homme soit Dieu ou fou, et scrutant bien les paroles de Socrate et de Jésus, nous trouvons qu'ils ne sont rien autre que des Esprits avancés, sublimes, dont il faut écouter la parole avec respect. Ne craignons nullement de deviner leur pensée, cela leur fera plus d'honneur que si nous croyions aveuglément à ce qu'ils ont dit. Parle-t-on pour n'être point entendu et compris? Enseigne-t-on pour n'être point suivi? Et n'ayons point l'orgueil de penser qu'ils n'ont plus rien à nous

apprendre, que nous nous sommes assimilé depuis longtemps leurs connaissances. Au contraire, soyons humbles et demandons aux livres que nous ont légués les anciens d'éclaircir pour nous les mystères des sciences aujourd'hui méconnues et oubliées. Rien qu'en ouvrant la Bible au hasard, des problèmes à résoudre ou des traits de lumière se rencontrent à chaque ligne. Ne pensons pas que ces grands génies de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome aient semé de parti pris des erreurs ou des superstitions auprès de vérités aujourd'hui généralement admises. Ils peuvent s'être trompés, sans doute, mais assurément moins souvent qu'on ne le croit. Si ceux qui représentent la science avaient été un peu moins infatués de leur savoir, s'ils avaient cru que d'autres hommes qu'eux pouvaient aussi découvrir, et si, au lieu d'écarter des gens de bonne volonté, ils les avaient aidés dans leurs recherches, le domaine des connaissances humaines serait bien plus grand et leur mémoire resterait pure et vénérée.

CH. MARCQ.

---

## DISSERTATIONS SPIRITES

Nous faisons part à nos lecteurs d'une partie d'une lettre nous adressée par un de nos amis.

### La Charité

Médium M. D. J.

L'âme, en quittant le corps, se retrouve dans un milieu semblable à celui dans lequel elle a vécu; elle croit parfois pendant longtemps, qu'elle vit encore et continue ses communications avec les hommes. Aussi a-t-on toutes les peines du monde à lui faire connaître son état fluïdique. Elle avance ainsi dans la vie spirite, et est plus ou moins heureuse suivant le milieu dans lequel elle se trouve, selon les mérites qu'elle a acquis dans son incarnation. Il y en a qui éprouvent un certain bonheur, d'autres qui souffrent des douleurs qui leur paraissent aussi fortes que si elles étaient physiques; et ce n'est qu'après avoir obtenu de Dieu la grâce du repentir, qu'elles font tout ce qu'elles peuvent afin de mériter une incarnation nouvelle, qu'elles demandent alors avec instance, afin de subir la peine qu'elles ont méritée.

C'est alors que les Esprits bienveillants leur donnent des conseils et les excitent au bien; ils intercèdent même auprès des Esprits supérieurs pour obtenir de Dieu la grâce d'une incarnation nouvelle pour ces âmes souffrantes, et les forces nécessaires pour combattre dans cette nouvelle vie toutes les difficultés qu'elles auront à supporter.

Voilà la charité, la vraie charité, qui consiste plutôt à encourager les malheureux, à les conduire dans la bonne voie et à intercéder auprès de Dieu pour ces âmes qui ont tant besoin de secours.

Pratiquez-la donc envers vos semblables comme nous la pratiquons dans le monde spirite, aidez les malheureux dans leurs souffrances plutôt par des conseils, en leur enseignant la soumission à la volonté de Dieu ; engagez-les à endurer avec patience et résignation toutes les peines qu'ils ont à supporter et vous pratiquerez ce qu'il y a de mieux sur la terre : la Charité qui est la plus belle vertu et celle sans laquelle il est impossible de parvenir au bien-être futur. Adieu, mes amis ; n'oubliez pas mes conseils et méditez-les surtout.

(L'Esprit du D<sup>r</sup> Dupuis).

AUTRE.

Médium. F.

Je suis l'Esprit de Louis de G... Je viens vous donner quelques détails sur la résurrection, afin de compléter ce que le D<sup>r</sup> Dupuis vous communique par la main de votre ami.

Je ne sais si vous avez jamais songé à ce que cela signifie, *résurrection des morts*. Eh bien, la résurrection est l'acte par lequel nous verrons tous un jour rassemblés autour du trône du Père des Cieux, de Celui qui règne éternellement dans le monde et qui nous a donné la vie. Il nous convie tous à ce banquet de sa gloire. Il veut nous y voir tous à titre égal, et c'est pour ce motif qu'il a permis la réincarnation qui donne à chacun les moyens d'atteindre à la perfection nécessaire. Il vous entoure tous des mêmes soins ; mais tous ne profitent pas également des secours de sa miséricorde, et à cause de cela, le temps est loin encore où nous pourrions jouir ensemble des bénédictions du Père céleste. Mais ne vous découragez pas, que le travail soit votre arme, et vous arriverez au bonheur infini que Jésus a promis à tous indistinctement. Ne croyez pas à l'Enfer, cela n'est qu'une sorte d'épouvantail que les hommes ont mis en avant afin de parvenir plus sûrement à leur but de domination sur vos esprits, mais croyez à la bonté de Dieu sauveur. Celui-là ne peut vous tromper, et il a à son service des milliers d'anges et de saints (1) qui propagent la vraie science en l'inculquant dans l'esprit de ceux qui veulent l'entendre sans parti pris. Allez aussi vers la voie qui vous est ouverte. Evoquez souvent les bons Esprits ; ils vous aideront toujours de leurs conseils. Travaillez sans relâche à votre avancement moral, c'est le moyen d'arriver le plus tôt à ce festin de Dieu.

Cette communication donnée, la séance est suspendue un instant, M. Ch. étant indisposé. Pendant cet intervalle l'Esprit de Louis de G. dit qu'il pourra continuer à la reprise de la séance. Après cinq minutes on recommence. Le D<sup>r</sup> Dupuis écrit par la main du médium F. que Louis de G. s'est retiré avec d'autres esprits protecteurs. Ils reviendront, ajoute-t-il, si Dieu le permet.

M. Ch. fait alors des passes au médium J. pour l'endormir. Au bout d'un certain temps un des Esprits de tantôt écrit que ce médium est suffisamment endormi. Il dirige le magnétiseur en lui indiquant ce qu'il doit faire et quel est l'Esprit qui s'est emparé du médium somnambule.

(1) N D L R. Il est entendu que les mots *anges et saints* sont pris simplement dans le sens d'Esprits supérieurs.

Voici les paroles prononcées dans cet état :

« Mais quel est mon nom ? Je ne suis plus moi. Je suis un ange de Dieu. Et qui m'a fait cela ? Que je le voie, afin de le remercier. Ah ! qui est-il, dites vite, que je me jette à ses pieds. Je suis aux cieux ! Dieu, que tu es grand ! Ah ! mon âme, tu es ravie de la gloire du Très-Haut ! Sois heureuse, le ciel est à toi pour jamais. Béni soit le Seigneur, le Dieu tout-puissant qui m'a sauvé des mains des impurs. Oh ! vous, mes amis, qui êtes ici présents, voyez ce que j'étais, voyez ce que je suis ! Je suis le bienheureux saint de Dieu ! Comment vous dire le bonheur que je ressens, moi tantôt si mal, à présent, si heureux ! Je suis en délire de bonheur, j'ai oublié mes maux. Dieu en soit béni, adieu.

Le médium, dégagé, a dit avoir tout entendu, tout compris, mais qu'il n'était plus maître de lui. Il n'était pas endormi complètement. Ne nous expliquant pas cet état, nous avons demandé à l'esprit du D<sup>r</sup> Dupuis une explication, et le médium F. a obtenu ce qui suit :

Médium F.

Le D<sup>r</sup> Dupuis n'est plus présent, il accompagne le *sauvé*, car vraiment c'est un sauvé ; ils chantent ensemble les louanges de Dieu. Je suis l'Esprit de Mativa. Sauvé moi-même de la même façon, je suis parvenu à m'instruire et même à pouvoir vous guider. Merci, mon Dieu, de ta bonté pour moi, merci à toi le Roi du ciel. Sois béni sur la terre et dans les cieux, car ta puissance est infinie et sainte est ta loi.

---

## HISTOIRE DE DEUX AMES

(Nouvelle inédite). (SUITE).

L'exilé, dévoré par la nostalgie, par cet amour du pays natal, ce besoin de la patrie que rien ne peut remplacer, l'exilé luttait en vain contre le mal qui allait l'emporter. Il mourut bientôt entre les bras de son fils. Cette mort répandit une ombre encore plus épaisse sur le front de Maurice ; sa tristesse, sa mélancolie naturelles augmentèrent. Il renonça au barreau et s'installa dans la petite maison solitaire que lui avait léguée le défunt. Son temps fut partagé entre les lectures et les excursions. Souvent, dès le matin, il prenait son fusil et, sous le prétexte de chasser, il parcourait la contrée en tous sens. Le gibier pouvait impunément passer près de lui. Plongé dans d'interminables rêveries, il ne songeait guère à le poursuivre. Il s'asseyait parfois sur quelque pointe dominant le lac, pour observer le mouvement des barques glissant sous les efforts des rameurs, les aigles planant dans le ciel, les lentes dégradations de la lumière pendant les heures du soir, et ce n'est que quand la nuit commençait à étendre son voile sur la terre, qu'il songeait enfin à regagner sa demeure.

Ce fut pendant une de ces courses que, surpris par l'orage, il se

réfugia chez Martha Menone et y rencontra Jeanne. De ce jour, sa vie chargea. La vue de cette enfant le réchauffa soudain. Un rayon de lumière perça l'obscurité de son âme et une voix inconnue chanta dans son cœur. D'abord, il ne se rendit point compte du sentiment nouveau qui naissait en lui. Une force magnétique le portait vers Jeanne, et il y obéissait instinctivement. Quand elle était là, devant lui, il s'oubliait à la regarder, à l'entendre. Le bruit de sa voix éveillait dans son être des échos d'une douceur infinie. Il voyait en elle plus qu'une créature humaine : c'était comme une apparition passagère, comme le reflet mystérieux d'un autre monde, un trésor de beauté, de pureté, de charité auquel Dieu prêtait une forme sensible, afin qu'en la voyant, les humains pussent comprendre le ciel et y aspirer. La présence de Jeanne l'arrachait à sa misanthropie. Elle faisait monter de son âme à son cerveau un flot de pensées bienfaisantes, généreuses. Son exemple l'invitait au bien ; il sentait le vide, l'inutilité de sa vie et comprenait enfin qu'il y avait mieux à faire ici-bas qu'à fuir les hommes et à se renfermer dans une indifférence égoïste. Il s'intéressait aux douleurs des autres ; il songeait plus souvent aux petits, aux déshérités de ce monde, à tous ceux que l'adversité accable ; il recherchait déjà les moyens de leur être utile.

Pendant leurs entrevues, quoique se parlant peu, ils échangeaient mille pensées. C'est que l'âme a des moyens de s'exprimer, de communiquer avec le dehors que la science humaine ne peut définir et analyser. Une atmosphère fluide enveloppe tous les êtres et, suivant sa nature sympathique ou contraire, ils s'attirent ou se repoussent, s'épanchent ou se referment, et c'est ainsi que s'expliquent les impressions que nous fait éprouver la vue de personnes inconnues.

Les jours s'écoulaient. Grâce aux secours de Jeanne, grâce aux soins du médecin de Gravedona, dont Maurice payait les visites, Martha était revenue à la santé. Le jour où elle put sortir, une douce surprise l'attendait au dehors. Le jardin, envahi naguère par les herbes gourmandes et les ronces enchevêtrées, était redevenu propre et coquet. L'automne avait suspendu aux arbres des guirlandes d'or ou d'émeraude. Les poiriers, les figuiers, les abricotiers ployaient sous le poids de leurs fruits. De longues grappes de raisin vermeils pendaient entre les branches des mûriers ; d'opulents légumes couvraient les carrés. Un habile jardinier, envoyé par Maurice, avait taillé les arbres, soigné la vigne et opéré cette transformation. Il avait fait de ce coin désolé un merveilleux verger. L'hiver pouvait venir ! La vie de la pauvre famille était assurée.

Sur une des collines qui bordent le lac, à quelque distance de Gravedona, s'étend un rideau d'ifset de cyprès. Leur sombre verdure apparaît de loin parsemée de taches d'une éclatante blancheur. Des cippes funéraires, des croix de bois ou de pierre se dressent parmi le feuil-

lage et les fleurs. C'est le campo-santo, le champ des morts, le lieu où vient se dénouer la chaîne infinie des misères humaines. Une flore brillante s'épanouit entre les tombes et répand dans l'air d'agréables senteurs. La lumière ruisselle et les oiseaux chantent sur les pierres sépulcrales. Qu'importe en effet à la nature que tant d'espérances et de joies y soient à jamais ensevelies aux yeux des hommes! Elle n'en poursuit pas moins le cycle de ses étonnantes transformations.

Non loin de l'entrée du cimetière, une large dalle de marbre est encadrée de rosiers, de jasmins, d'œillets rouges parmi lesquels bourdonnent les insectes. Un saule pleureur la couvre de sa verte chevelure. Entre les longs rameaux qui balaient la pierre, on lit ces mots : « Ici reposent Giacomo et Paola Mezzo ». La pieuse main qui entretient ces fleurs n'est celle de Jeanne. Plusieurs fois par semaine elle descend prier à l'église de Gravedona et de là, suivie de sa nourrice, elle gagne le champ funèbre où la dépouille des siens gît sous un vert linceul. C'est aussi là que repose le corps de l'exilé, père de Maurice, et celui-ci, dans son taciturne ennui, aime à parcourir ces allées silencieuses dont l'aspect s'harmonise si bien avec l'état de son esprit. Un jour, les deux jeunes gens s'y rencontrèrent. Jeanne, le front collé sur la tombe de sa mère, semblait s'entretenir à voix basse avec elle. En se relevant, elle aperçut Maurice et son visage s'empourpra à sa vue. Mais lui, tout heureux de cette rencontre, s'approcha et la salua.

— Signorina, lui dit-il, je vois qu'un même mobile nous a amenés ici. Il est bien doux, n'est-ce pas, de venir rêver près de ceux qu'on a perdus et de leur prouver que leur souvenir est toujours resté dans notre cœur.

— Oui, répondit-elle, et dans l'accomplissement de ce devoir on puise des forces nouvelles, on s'affermi dans le bien. Chaque fois que je viens ici, j'en sors plus calme, plus soumise à la volonté de Dieu.

— Ressentez-vous donc aussi ce que j'éprouve auprès des morts? reprit-il. Dès que je m'approche de la tombe de mon père, il me semble qu'une communication intime s'établit entre lui et moi. Au fond de mon être une conversation s'engage. Il me semble entendre sa voix : je lui parle et il me répond. Mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion vaine, un effet de notre émotion.

Elle leva vers lui ses yeux qui brillaient d'un feu doux et profond.

— Non, ce n'est pas une illusion, dit-elle, moi aussi j'entends ces voix intérieures. J'ai appris depuis longtemps à les comprendre. Et ce n'est pas seulement ici qu'elles se font entendre en moi. En quelque lieu que je sois, si j'appelle par la pensée mes chers invisibles, ils viennent, ils me consentent, ils m'encouragent, ils guident mes pas dans la vie.

— Les âmes des morts reviennent-elles donc sur la terre ?

— Pourriez-vous en douter, dit la jeune fille. Comment ceux qui

*Ysabelle  
chrânis*

nous ont aimés ici-bas se désintéresseraient-ils de nous dans l'espace. Délivrés des liens de la matière ne sont-ils pas plus libres et le souvenir de leur passé ne les ramène-t-il pas vers nous. Oui certes, ils reviennent, ils s'associent à nos joies et à nos douleurs, et si Dieu le permettait, nous les verrions, à nos côtés, se réjouir de nos bonnes actions et s'attrister de nos fautes.

— Mais cependant vous êtes une fervente catholique, et le catholicisme ne nous enseigne-t-il pas qu'à la mort, l'âme est jugée et, selon l'arrêt divin, éternellement rivée au lieu du châtement ou au séjour des bienheureux.

— J'adore Dieu et j'obéis de mon mieux à sa loi, mais cette loi est une loi d'amour et non une loi de rigueur. Dieu est trop bon et trop juste pour punir éternellement. L'homme, tel qu'il est sur terre, est trop faible pour que son Créateur se montre si sévère envers lui.

— Quelle sera donc la sanction du bien et comment s'accomplira la justice divine ?

— L'âme, en quittant la terre, voit se déchirer le voile matériel qui lui faisait oublier son origine et ses destins. Elle comprend alors l'ordre du monde. Elle voit le Bien régner au-dessus de tout, et, suivant que sa vie a été bonne ou mauvaise, conforme ou contraire à la loi de progrès et d'amour, elle jouit d'une paix délicieuse ou elle souffre d'un cruel remords, jusqu'à ce qu'elle reprenne la tâche inachevée.

— Comment cela ?

— En revenant sur cette terre d'épreuve et de douleur, travailler à son avancement, ■ aider ses sœurs dans leur marche commune vers Dieu.

— Vous pensez donc que l'âme a plusieurs existences ici-bas ?

— Oui, je le sens, une existence ne peut suffire pour nous permettre d'atteindre la perfection, et comment, sans cela, expliquer que les enfants de Dieu soient si dissemblables de caractère, de valeur morale, d'intelligence.

— Permettez-moi de m'étonner qu'à l'âge où les jeunes filles sont rieuses et folles, vous soyez si grave, si sérieuse, si éclairée des choses d'en haut.

— C'est que j'ai vécu plus que celles dont vous parlez, sans doute.

— Je crois comme vous que l'existence actuelle n'est pas la première que nous subissons, mais pourquoi le souvenir du passé est-il effacé de notre mémoire ?

— Parce que les bruits et les occupations de la vie matérielle nous détournent de l'observation intérieure de nous-même. Bien des souvenirs de mes vies passées me reviennent à l'esprit, et je crois que beaucoup de personnes pourraient ressusciter leurs existences en pensée, en analysant leurs goûts, leurs sentiments, leurs aspirations.

— L'amitié ou la répugnance instinctive que nous ressentons à

première vue pour certaines personnes n'auraient-elles pas leurs sources dans ce passé obscur ?

— Oui certes, mais nous devons résister à ces sentiments de répugnance, car tous les êtres sont nos frères et nous leur devons notre affection.

— Ainsi cet élan irrésistible qui me portait vers vous dès le premier jour où je vous vis, cette force qui n'a fait que grandir depuis notre rencontre chez Martha et qui me fait vous rechercher partout, serait la preuve que nous nous sommes déjà rencontrés et connus sur terre.

La jeune fille sourit et se tut.

— Chère Signorina, continua Maurice d'un ton grave et ému, dois-je vous le dire, nos pensées s'unissent en une concordance singulière, mystérieuse. Je retrouve en vous toutes mes idées, mais ces idées voilées et confuses dans mon esprit sont en vous agrandies, lumineuses. La solitude et la réflexion ont fait de vous un ange de bonté, de douceur ; moi, elles m'avaient aigri et rendu indifférent aux souffrances des hommes. Ce n'est que du jour où je vous ai vue à l'œuvre que j'ai compris où était le bien, le devoir, et ma vie a reçu une impulsion nouvelle. C'est à vous que je dois cette révélation, et votre présence est devenue un besoin pour moi. Laissez-moi espérer que je pourrai souvent vous revoir.

Un bruit de voix et de pas l'empêcha de continuer et vint à propos cacher le trouble de Jeanne. Un convoi mortuaire s'approchait et une psalmodie lugubre montait dans l'air. La jeune fille appela sa nourrice, mais avant de s'éloigner elle fit un signe amical à Maurice et lui jeta ces mots : Au revoir !

Le jeune homme la suivit du regard jusqu'à ce que sa robe blanche eût disparu à l'angle de l'allée.

L'impression d'étonnement qui était née dans l'esprit de Maurice lors de sa première rencontre avec Jeanne dans la chaumière des Menone, avait été grandissant à mesure qu'il apprenait mieux à la connaître. Mais peu à peu cette impression s'était changée en un sentiment tout autre. Après chacune de leurs entrevues chez Martha, il se sentait, comme il l'avait dit lui-même, meilleur, plus porté vers le bien, plus doux pour ses semblables. La puissance mystérieuse qui rayonnait autour de la jeune fille l'enveloppait et faisait fondre tout ce qu'il y avait de dur et de glacial en son âme. Une force attractive, invincible l'attachait à elle. Une sorte d'ivresse montait à son cerveau rien qu'en entendant le son de sa voix. Maurice aimait. Il aimait pour la première fois de sa vie. Chaque jour il découvrait en Jeanne une perfection nouvelle. Tous ceux qui la connaissaient, tous les humbles habitants de la vallée qu'elle avait secourus ne célébraient-ils pas ses vertus ? Et comme, malgré sa douceur et sa modestie, elle se montrait supérieure à toutes celles à qui on pouvait la comparer. Maurice avait vu de près les jeunes filles de la grande cité

lombarde, il connaissait les joyeuses enfants de Côme et des rives du lac. Nulle part il n'avait rencontré l'égale de Jeanne. Il avait vu la vanité, le désir de briller régner chez la plupart d'entre elles. Sans doute il y avait d'aimables personnes, des jeunes filles capables de rendre un époux heureux, parmi celles qu'il connaissait, mais aucune n'avait cette simplicité unie à cet air noble et doux, ce je ne sais quoi de surhumain, cette flamme presque divine qui se reflétait dans les yeux de Jeanne, lui gagnait tous les cœurs et éloignait de ceux qui l'approchaient toute pensée basse ou impure. N'était-ce pas une chose merveilleuse que de l'entendre, à dix-huit ans, parler avec tant de conviction des grandes lois encore ignorées de l'homme, percer les sombres mystères de la vie et de la mort, reconforter les indécis, montrer à tous le devoir. Voilà ce que se disait Maurice après l'entrevue du cimetière, et l'image de Jeanne remplissait son esprit. Il repassait dans sa mémoire tous les incidents qui l'avaient rapproché d'elle. Il la revoyait telle qu'elle lui était apparue un dimanche, dans l'église de Gravedona, alors que, dissimulé derrière un pilier, il la contemplait comme abîmée dans sa prière, tandis qu'autour d'elle tout était bruit, mouvement de chaises remuées, froissement d'étoffes sur les dalles. Et de tous ces souvenirs, de toutes ces pensées se dégagait un rêve délicieux, rêve d'amour et de bonheur qu'il caressait silencieusement au fond de son âme.

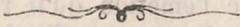
Maurice avait rencontré maintes fois Luisa, la vieille nourrice, il avait su obtenir son amitié et il acquit d'elle la certitude qu'il serait bien accueilli à la villa Mezzo. Il s'y rendit un jour. Celui qui, rencontrant l'avocat misanthrope, aurait pu lire en lui, aurait été bien surpris du trouble et de l'émotion qu'il ressentait. La démarche qu'il allait faire ne devait-elle pas en effet détruire ou réaliser toutes ses espérances. Il fut fort bien reçu par la tante de Jeanne qui, en raison de son âge et de son état maladif, sentait le moment venu de donner un soutien naturel, un époux à sa nièce. Elle autorisa Maurice à renouveler ses visites, ce qu'il fit chaque jour. Alors commencèrent pour les deux jeunes gens ces interminables causeries, ces promenades sur la terrasse dominant le lac, pendant lesquelles ces deux âmes s'épanchaient en de mutuelles confidences. Le jour où, selon l'usage italien, les fiançailles devaient être célébrées, fut fixé et tout fut préparé pour cette fête intime à laquelle deux ou trois amis devaient seuls prendre part. La veille de ce jour Maurice monta de bonne heure à la villa. Après le repas du soir, les deux jeunes gens gagnèrent la terrasse, d'où le regard pouvait s'étendre sur un magique horizon. Ils s'assirent en silence sous un bosquet d'orangers. Luisa se tenait un peu à l'écart. La nuit s'avancait lentement; elle étendait sur le lac son voile bleuâtre; elle répandait une teinte uniforme sur les champs d'oliviers, sur les vignes, sur les bois de châ-

taigniers, sur les villes et les villages. Tandis que l'ombre s'épaississait dans les vallées, les sommets des collines, rougis par la pourpre du soleil couchant, semblaient autant de foyers d'incendie. La nuit montait peu à peu ; ses sombres traînées s'étendirent bientôt sur les crêtes ; des lumières innombrables étincelèrent aux fenêtres des villas et des chaumières. Les ténèbres enveloppaient entièrement le lac et son cadre de montagnes, mais vers le Nord les feux du jour mourant couronnaient encore de teintes fantastiques les colosses des Alpes. Comme une armée de géants rangée en bataille, la Bernina, la Sella, le Monte-d'Oro, la Disgrazia, vingt autres pics <sup>accessibles</sup> vers le ciel leurs cimes orgueilleuses, couronnées de neige, et sur lesquelles le soleil, avant de disparaître à l'occident, lançait ses rayons d'or. En vain la nuit cherchait à les étreindre, ils luttèrent avec elle. Dans leur gloire éblouissante ils semblaient la défier. Mais un voile passa enfin sur ces fronts superbes. Les dernières lueurs s'éteignirent. La nuit triomphait. Seule elle allait régner jusqu'à l'aurore.

A ce moment un concert argentin s'éleva dans les airs. Dans tous les villages les cloches tintaient : c'était l'Angelus, la prière du soir, le signal qui éveille chez tous, chez le pêcheur du lac, chez le bûcheron, chez le pâtre de la montagne la pensée de Dieu. Jeanne et Maurice, silencieux, recueillis, observaient ce majestueux spectacle, ils écoutaient le son mélancolique des cloches, ils suivaient du regard les belles étoiles d'or émergeant des profondeurs du ciel pour monter lentement, en légions serrées, innombrables, vers le zénith. La poésie de cette nuit remplissait leurs âmes ; leurs bouches étaient muettes, mais leurs cœurs se confondaient dans un ravissement profond. Maurice rompit le premier le silence.

(A continuer).

LÉON D.



## CONFIDENCES

*Revista de Estudios psicologicos, de Barcelona*

(SUITE ET FIN).

Inès paraissait endormie ; elle avait les yeux fermés et son visage pâle avait conservé une sérénité parfaite. Cette mort subite constituait une coïncidence bien étrange, et l'on comprendra aisément toute l'épouvante qu'elle produisit parmi les jeunes gens. Ils avaient quitté Inès quelques instants auparavant riante et joyeuse et ils la retrouvaient endormie dans les bras de la mort.

Des soupçons planèrent sur le père Moreno ; on parla de sortilèges employés. En réalité cette mort était toute naturelle ; elle n'était que le résultat d'infirmités cachées. Pourquoi le père Moreno avait-il pris au sérieux la comédie inventée par les jeunes gens ? C'est qu'il avait acquis dans ses études sur la nature une science que

peu de personnes possèdent, c'est qu'il prévoyait que la jeune fille allait mourir. Pendant que les autres s'amusaient, lui remplissait sérieusement les formalités qu'on lui avait demandées; non pas qu'il crût que les sacrements fussent indispensables pour aller au Ciel, car il avait une plus large idée de la miséricorde divine que ne l'ont d'ordinaire les prêtres.

Le père Moreno était un homme digne, vertueux, un homme qui savait prendre la qualité de prêtre dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus pur. Il était un modèle pour l'instruction, les bonnes mœurs, la charité et la compassion. Il pensait qu'on ne peut mieux remplir son temps et ses devoirs qu'en étudiant Dieu dans ses œuvres et en se rendant, autant que possible, utile à ses semblables.

En un mot, s'il n'était pas spirite, il était digne de l'être, car il était l'homme de bien défini par Allan Kardec dans son livre *l'Évangile selon le spiritisme*. Il devrait servir de modèle aux prêtres intolérants, menteurs, cupides et pervers.

C'est pourquoi nous avons parlé du père Moreno.

## II

Nous connaissions à Séville deux époux qui formaient un couple des mieux assortis. Tous deux étaient jeunes et d'un physique agréable; l'amour les avait unis et leur vie se passait comme un rêve de bonheur. Immensément riches, ils pouvaient goûter dans l'orientale Séville, à toutes les jouissances de l'existence terrestre. Ils se rendirent à Madrid où ils déployèrent un luxe inouï.

Mais la mort vint briser la chaîne de tous ces plaisirs. Elle vint enlever Gustave pendant les fêtes du carnaval. La douleur d'Etelvina, sa jeune femme, fut immense. Toutes les joies du monde s'étaient envolées pour elle avec l'âme de son époux bien-aimé.

Gustave était un esprit superficiel, on ne s'étonnera donc pas que, mort, son âme restât longtemps dans le trouble. Etelvina, médium voyant naturel, avait toujours devant ses yeux son mari qui semblait menaçant et irrité.

La pauvre jeune femme dépensa des sommes folles en messes et en neuvaines de toutes sortes, et cependant ces prières payées restaient inutiles. Oh! si elle avait connu le spiritisme! Sans lui, les faits les plus simples et les plus naturels prennent des proportions gigantesques. Ces apparitions de l'Esprit de Gustave causèrent le sacrifice de la jeune Etelvina. Sur l'instigation de son confesseur et pour apaiser l'âme souffrante, elle entra dans un couvent. Le prêtre n'avait en vue que son immense fortune. Mais en devenant l'«épouse du Seigneur,» suivant la superstition catholique, elle n'avait fait qu'irriter davantage l'Esprit de son mari. Elle mourut cinq ans plus tard en lui tendant les bras. Il ne manqua pas de gens qui affirmèrent que, dans sa longue agonie, elle avait étendu les bras pour embrasser le diable qui, sous la figure de son mari, la poursuivait durant sa vie.

C'est en voyant des faits de cette espèce que l'on reconnaît l'incontestable utilité du spiritisme.

(Traduction libre par JULIUS).

## L'AME QUI CHANTE

Une veuve et sa fille  
Faisaient courir l'aiguille  
Pour élever le fils.  
C'était une merveille !  
Combien dans chaque veille  
Elles rompaient de fils !

Le garçon était grêle  
Et la fille bien frêle,  
Pauvre petite fleur !  
Mais elle aimait son frère  
Comme une tendre mère,  
Et lui donnait son cœur.

Leur mansarde était triste  
Autant qu'un toit d'artiste  
Qui se couche sans pain.  
Un jour, le petit frère  
Fut mis dans une bière  
De planches de sapin.

Dans la pauvre mansarde,  
Où le soleil s'attarde,  
On versa bien des pleurs !

L'enfant, douce chimère  
Que caresse une mère,  
Partit avec les fleurs.

On était à l'automne,  
Et le vent monotone  
Faisait frémir les toits ;  
Et les pleurs de la mère,  
Comme une pluie amère,  
S'égouttaient sur ses doigts.

Alors la pauvre femme  
Écoute dans son âme  
Un chant mélodieux ;  
C'était la voix d'un ange  
Qui laissa notre fange  
Pour s'envoler aux cieus.

On avait peine à vivre ;  
L'hiver mettait du givre  
Aux vieux carreaux fêlés :  
Et la mère et la fille  
Perçaient de leur aiguille  
Les velours épinglés.

On était en janvier ; le vent, sous la toiture,  
Sifflait horriblement. La mince couverture  
De la couchette pauvre était bien froide, hélas !  
Ajoutez qu'il manquait des draps, un matelas.  
Et pas de feu dans l'âtre... Une faible lumière  
Brûlant dans un grenier ne le réchauffe guère !  
Mais le foyer du cœur, malgré la pauvreté,  
Réchauffe tout... il vient de la Divinité !

Or, la mère, pendant une nuit glaciale,  
Quand le grésil tombait fouetté par la rafale,  
Eut un songe divin. Des parfums de printemps  
Lui montaient au cerveau ; des voix harmonieuses  
Ensemble s'élevaient, pures, mélodieuses.  
Mais la plus douce voix, mais le plus doux gosier  
D'ange ou de rossignol chantait dans un rosier.  
Et la mère écoutait ces notes angéliques...  
Elles lui rappelaient des airs mélancoliques  
Où sur ses deux genoux son chérubin assis  
Souriait, gazouillait à travers ses soucis :  
— Quelle est donc cette voix qui fait vibrer mon âme ?  
Se disait, en rêvant, la triste et sainte femme.

Puis elle s'approcha du rosier tout en fleurs :  
La veuve et le rosier étaient mouillés de pleurs ;  
Les uns venaient du cœur, les autres de l'aurore.  
Elle s'avança donc. La voix fraîche et sonore  
Qui semblait s'échapper des boutons carminés  
Quitta ses chants d'oiseau pour ceux des nouveaux-nés.

Ne pleure plus, ma mère,  
Vois-tu, je suis heureux ;  
Si la vie est amère  
Sur cette pauvre terre,  
Moi je suis dans les cieux.

Dans ce monde morose,  
Pour toi tout est pesant ;  
Moi je viens, frais et rose,  
Chanter sur une rose  
Un rêve bienfaisant.

Je suis joyeux ; regarde  
Comme est belle la fleur  
D'où mon chant se hasarde...  
Demain, dans ta mansarde  
Fleurira le bonheur !

Demain, le doux bien-être  
Pénétrera chez toi,  
Et la flamme du hêtre  
Eclairant ta fenêtre  
Réchauffera ton toit.

Elle rêvait toujours, et, dans son rêve étrange,  
Elle dit à l'enfant : — Oh ! chante encor, mon ange !  
Tu dis que le bonheur va venir sous mon toit ?  
Et comment le sais-tu ? Chère âme, explique-toi.  
Et l'enfant répondit : — Puisque je suis une âme,  
Je vole librement comme une pure flamme  
Qui prend, à volonté, la forme qui lui plaît ;  
Mésange ou rossignol, étoile ou feu follet,  
Fleurs de pourpre, fruits d'or ou cailloux de la grève,  
J'apparais aux mortels sur les ailes du rêve.  
Et je vais à tout cœur pur dire la vérité,  
Car je vois avec l'œil de la Divinité.  
Mère, écoute-moi bien : dans le grenier bizarre  
Où tu loges, hélas ! il était un avare,  
Un ladre cousu d'or, qui portait des haillons  
Pour dérober aux yeux ses biens et ses millions.  
Il pensait que la mort, cette vieille caduque,  
Passerait devant lui sans le prendre à la nuque.  
L'avare est ainsi fait, il croit vivre toujours  
Et compte plus son or qu'il ne compte ses jours.  
La mort vint cependant auprès de la couchette  
Où l'usurier tenait dans ses bras sa cassette,  
Et la mort dit au vieux : — Tu veux thésauriser ;  
Il n'est plus temps, vieillard, ma main va te briser.  
Fiévreux, l'homme se lève, et de sa main fanée..  
Il descende un carreau près de la cheminée,  
Y met son or et vient sur sa couche sans draps  
Mourir après avoir croisé ses maigres bras.  
Le rêve étant fini, la mère se réveille :  
Or d'un soleil oblique une lueur vermeille  
Illumine le givre, aux palmes de cristal,  
Que sème sur la vitre un souffle glacial.

Adieu le frais rosier! adieu la voix chanteuse!  
La misère est debout, la misère boiteuse  
Qui dans l'angle du mur, d'un accent enroué,  
Murmure: — Il fait bien froid! mets ton châle troué  
Sur ton corps amaigri que la souffrance outrage.  
Prends ton dé, ton aiguille, ô femme! allons, courage!  
Et la mère se lève... et soudain, par hasard,  
Vers son âtre sans flamme elle jette un regard:  
— Les rêves sont menteurs, se dit la pauvre mère.  
Et la riche cassette, hélas! n'est que chimère:  
Mais c'est égal, cherchons... Elle cherche; en effet,  
Sous les carreaux de l'âtre un splendide coffret  
Cachait des monceaux d'or, trésors incalculables!  
Bijoux étincelants, diamants admirables  
Comblaient les flancs profonds du coffre bien ferré.  
— Non, je ne rêve plus... Bonheur inespéré!  
Je pourrai donc enfin soulager les misères  
De mes sœurs de travail, des ouvriers mes frères.  
Répète, en s'exaltant, la femme aux doigts mordus  
Vingt ans par son aiguille et qui ne coudront plus.  
Elle tint sa parole en femme digne, honnête:  
De la moindre souffrance elle se mit en quête:  
Ce qu'avait enfoui l'avare aux doigts fiévreux,  
Sa main le répandit sur tous les malheureux.

BARRILLOT.

—o:~:~:~:—  
VARIÉTÉS

**Cours de magnétisme en neuf leçons, par M. Bernard Ragazzi.**

Cet ouvrage est un de ceux que nous conseillons le plus aux personnes qui désirent s'occuper sérieusement de magnétisme. L'auteur n'est pas le premier venu et il y a plus de vingt-cinq ans qu'il étudie cette science merveilleuse. Son livre est complet sans cependant entrer dans les menus détails, qu'on saisit du reste facilement par la pratique. Il parle même du spiritisme qui a tant de rapports avec la science de Mesmer. Nous demandons la permission de reproduire ici la septième leçon, qui lui est particulièrement consacrée :

Il nous reste encore à parler du spiritisme, si divulgué de nos jours. Il appartient, selon moi, à l'ordre des phénomènes magnétiques, et me semble former le dernier anneau de la grande chaîne mystérieuse qui établit la communication entre les êtres spirituels.

Les phénomènes du spiritisme ont une telle analogie avec ceux du magnétisme humain, qu'ils semblent découler de la même source, suivre la même loi. Mais si les phénomènes se ressemblent entre eux, si l'agent mis en jeu est le même, on ne peut pourtant nier que les causes ne soient différentes. Tous les effets magnétiques peuvent se produire par la volonté consciente de l'opérateur, tandis que les effets spirites résultent, il est vrai plus ou moins, d'un

désir ardent de notre part, mais se manifestent d'une manière si étrange, si capricieuse et tout-à-fait indépendante de notre volonté, que nous sommes forcés de reconnaître et d'admettre l'influence d'une force intelligente qui échappe entièrement à notre perception. Voilà pourquoi on a cru devoir attribuer aux esprits invisibles ces productions connues sous le nom de spiritisme — Telle est, au moins, la croyance des spirites qui s'occupent de l'étude de ces merveilleuses apparitions.

Avant d'aller plus loin, je trouve nécessaire de vous expliquer ce qu'est le spiritisme, ce que sont les spirites.

Permettez-moi de supposer pour un moment que vous n'en savez rien. Tâchez seulement de suivre avec attention ce que je vous dirai ; sans cela j'aurai parlé en vain. — Si j'ai eu de la peine à vous expliquer imparfaitement le magnétisme humain, qui est pourtant une force qui réside en nous, et qui obéit évidemment à notre volonté avec ordre et précision, comment pourrai-je vous expliquer d'une manière intelligible le spiritisme pour lequel n'existent et n'existeront peut-être jamais des expressions exactes. C'est que l'homme parviendra difficilement à trouver des mots qui expriment avec précision les sensations et les perceptions les plus élevées de son âme. Il vous faudra un effort pour me comprendre, de même qu'il m'en faut un pour vous instruire ; sans cela mon travail serait stérile et pourrait même vous induire en erreur. Nous abordons ici un ordre de phénomènes qui ont donné lieu aux interprétations les plus funestes. Des désordres graves en ont été la suite, et, jusqu'à nos jours, ces phénomènes ont plutôt confondu qu'éclairé les chercheurs. — C'est qu'ils n'y étaient pas assez préparés.

Vous aurez tous, plus ou moins, entendu parler des tables tournantes, des coups mystérieux attribués aux esprits, des médiums écrivains et parlants, de mille étranges apparitions, de visions inexplicables, telles que les ont Home et beaucoup d'autres doués de la force de les provoquer, enfin de tant d'autres phénomènes rentrant dans le même ordre, dont l'histoire et les traditions sont remplies. — Eh bien, tous ces merveilleux effets appartiennent au spiritisme — il s'en est donné la vie. Ce n'est que dans notre siècle que tous ces phénomènes furent réunis sous la dénomination de spiritisme, et les spirites tâchèrent, en les étudiant, d'en former une science. Ils croient fermement que toutes ces manifestations sont produites par des esprits auxquels ils attribuent la puissance d'influencer de cette manière les hommes et même les éléments. Voilà une doctrine qui n'a pas manqué de consoler mainte âme affligée, qui a relevé l'espérance et le courage de bon nombre de mortels torturés par le doute touchant l'immortalité de l'âme, mais qui, en même temps, a créé des erreurs et des abus infinis qui firent trébucher la balance du côté pernicieux.

Condamner une telle doctrine, ou l'adopter aveuglément jusque dans ses excentricités absurdes, sans un scrupuleux examen, serait également reprochable. L'homme vraiment sage doit tout observer sans préoccupation, et ensuite s'approprier ce qu'il a trouvé vrai et bon, et rejeter ce qui appartient au mensonge ou à l'illusion.

Les effets merveilleux du spiritisme existent réellement, et il n'y a pas de doute que la cause ou la force qui les produit ne doive également exister. De nombreux témoignages dignes de foi l'attestent, et je puis confirmer une telle vérité par ma propre observation. J'ai souvent assisté à des productions de ce genre dans les conditions morales les plus favorables. J'ai vu de mes yeux, j'ai

entendu de mes oreilles. Il ne me reste aucun doute sur la réalité de ces effets, ou je devrais douter de tout ce que je vois et entends chaque jour. J'y ai sérieusement réfléchi. J'en ai cherché la cause inconnue et je crois que tous ceux qui pourront par l'expérience partager ma conviction, éprouveront le même besoin.

Ayant reconnu positivement que ces effets n'étaient produits par la volonté d'aucun des assistants, je fus obligé d'admettre qu'il y avait une cause occulte en jeu. Je vous transmets mes réflexions.

Chaque fois qu'un effet quelconque, insolite, dont nous ignorons la cause, se présente à notre vue, nous nous informons si quelqu'un autour de nous pourrait nous en éclairer ; nous comparons un tel effet avec d'autres effets analogues, nous cherchons dans l'histoire du passé si par hasard on en rencontrerait quelques notions, et, de cette manière, nous réussissons parfois à obtenir sinon un éclaircissement absolu, tout au moins à découvrir des traces qui nous servent de guide dans nos recherches. C'est ainsi que je m'y pris. — Partout je recontrais les traces du spiritisme de nos jours. L'histoire sacrée et la profane, les traditions de tous les peuples et de tous les temps fourmillent de faits d'une parfaite analogie avec les étonnants effets spirites, qu'à tout moment il nous est facile de produire par l'expérimentation. Je me dis alors : il y a là un fond de vérité, tout n'est donc pas absurde, chimérique, et, redoublant de zèle dans mes recherches, je repassais l'histoire, j'examinais de nouveau les causes, les effets et leur enchaînement mystérieux, et voici ma conclusion :

Au-dessous de l'homme, créature la plus parfaite sur ce globe, tout est progressivement ordonné, enchaîné, tout est soumis à la loi des réciprocités. Or, l'homme, s'il réfléchit un instant, ne pourra jamais se croire la créature la plus parfaite de l'univers ; il doit, par conséquent, exister des êtres supérieurs à lui, des êtres qui échappent à la perception de nos sens imparfaits. L'ordre de progression et d'enchaînement qui règne au-dessous de nous, doit aussi exister au-dessus, parce qu'enfin la création visible, selon moi, n'est que le reflet ou l'expression des forces supérieures invisibles — et la même loi doit régir le tout. Une fois cette vérité adoptée, je puis, rien que par la logique du raisonnement, arriver à la conviction que le monde invisible des esprits peut communiquer avec nous, agir sur le monde matériel visible, lors même qu'aucun fait positif, saisissable, ne vient me le démontrer. Cela me suffit. La clé est trouvée. le reste se fera par l'étude, par l'exercice, par l'observation des faits, et peut-être l'homme pourra-t-il, après avoir longuement cherché, mille fois erré, réussir à trouver un moyen plus sûr et plus facile de communiquer avec ce monde auquel, sciemment ou inconsciemment, il ne cesse d'aspirer.

Je m'arrête. J'aurais pu dire davantage, — j'ai peut-être trop dit. Que celui qui est courageux avance, mais sérieusement et avec prudence, car on ne plaisante pas impunément avec le spiritisme. Je puis vous l'affirmer par une amère expérience. Bien loin d'arrêter qui que ce soit dans la recherche même la plus hardie, je préfère, pour mon compte, travailler en attendant sur le terrain bien plus solide du magnétisme humain. — Il nous reste encore tellement à apprendre ; le magnétisme nous offre un champ si infini, si positivement utile, que je ne l'abandonnerai pas pour me lancer dans des régions inconnues. — Si un avis de ma part peut avoir quelque valeur, je vous conseillerai d'apprendre d'abord à marcher avec sagesse sur la terre, pour que votre ascension au ciel soit, en son temps, mieux assurée.

J'ai parlé du spiritisme parce que je le croyais de mon devoir. — N'acceptez rien sans réserve, sans scrupuleuse observation, mais ayez aussi soin de ne jamais nier l'existence d'une vérité, seulement parce que vous ne la connaissez pas, ou parce que vous ne pouvez pas la comprendre. — Vous éviterez ainsi bien des chutes douloureuses, tout en ne négligeant rien de ce qui pourrait couronner vos efforts de succès.

Ceux qui disent que le spiritisme n'est que du magnétisme, que les phénomènes produits par les Esprits sont l'effet de la volonté d'hommes vivants, prouvent par là qu'ils ne connaissent pas plus une de ces sciences que l'autre. Bien au contraire, les magnétiseurs les plus expérimentés sont bien forcés d'admettre l'existence d'un monde invisible semblable à notre humanité terrienne. De ce nombre nous devons compter le prince du magnétisme, M. le baron Du Potet.

Le cours de Magnétisme se vend au bureau. Prix : 2 francs, franco, fr. 2,25.

**La continuation de l'existence après la mort**, par Melchior Meyr, 2<sup>e</sup> édition. Leipzig, Brockhaus.

M. Roméo Manzoni fait une longue étude de cet ouvrage dans la *Critique Philosophique*. Nous nous permettons d'emprunter à cette étude les lignes qui vont suivre. On remarquera corabien la théorie de M. Melchior Meyr cotoie le spiritisme, nous dirons plus, c'est qu'elle semble en être copiée, du moins en ce qu'on va lire :

Le moi, tel que M. M. l'entend toujours, n'est pas « l'esprit que l'homme possède, mais bien l'esprit qui est l'homme lui-même », c'est-à-dire la force souveraine et dominante, où toutes les pensées, tous les sentiments ont leur source. Envisagée de cette façon, comme un sujet réel. l'âme est aussi bien pour nous que pour l'auteur un être absolument indestructible ; mais cela ne nous empêche nullement de supposer que ce même être naturel, tout en conservant sa réalité, puisse perdre peu à peu son activité psychique, et cesser de penser, de sentir, de vouloir, etc. En d'autres termes, cela n'exclut point la possibilité de son extinction *intensive* et *graduelle*, ainsi que Kant en a fait aussi la remarque. Telle n'est pas, sans doute, notre propre conclusion, car nous ne croyons pas non plus que la personne humaine ait été faite pour s'évanouir dans ce sombre *nirvana*. Mais notre conviction, à cet égard, ne procède point d'une démonstration logique, que nous jugeons impossible ; nous la tirons de la loi morale, dont l'immortalité est la base profonde et le suprême couronnement.

Si l'homme est immortel, comment peut-on se représenter la vie future ? En se posant cette question, M. M. n'ignore point les difficultés qu'elle présente. Mais, quelles que soient ces difficultés, nous dit-il, si nous ne pouvons espérer d'atteindre en pareille matière une clarté absolue, il nous est au moins permis de faire des inductions, non-seulement en vue de satisfaire notre curiosité légitime, mais pour combattre les objections de l'incrédulité. Ce sont ces inductions et ces hypothèses que nous allons résumer aussi brièvement que possible.

Lorsque l'esprit quitte son organisme terrestre ou, en termes plus scientifiques en apparence, lorsque le cerveau cesse de fonctionner et tombe en dissolution, a-t-on par cela même le droit de conclure que toute pensée est devenue désormais impossible ? Non, le matérialiste qui arrive à cette conclusion dépasse du premier coup l'expérience sur laquelle il prétend se fonder, car la seule chose que nous ayons le droit d'affirmer, lorsque le cerveau a cessé de fonctionner, c'est que l'esprit qui l'animaient tout à l'heure ne peut plus penser désormais comme on pense dans cette vie ; c'est que, séparé de son organe terrestre, la pensée terrestre est devenue pour lui impossible. Voilà la seule

conclusion légitime. Mais en quittant cette vie, l'Esprit n'a rien perdu de sa force ni de son caractère. Il a perdu les instruments de la sensibilité, par conséquent la faculté de se manifester dans ce monde; mais par cela même il s'est affranchi de la nécessité d'en recevoir des impressions; par cela même il n'a plus à s'occuper des soins matériels que réclame l'entretien du corps. Dès lors se terminent pour lui toutes les inquiétudes auxquelles la vie des sens l'avait condamné.

D'ailleurs, en se séparant du corps matériel, l'esprit ne s'est point séparé, comme on l'a déjà vu, des forces capables de produire et de soutenir l'organisme; il n'a fait que se dépouiller de la matérialité grossière qui l'opprimait. Mais il va bientôt se refaire un nouvel organisme plus délicat, plus parfait, qui lui permettra de jouir d'une existence plus intime et plus digne de lui.

Tel est, selon notre philosophe, le sort qui lui est réservé au-delà du tombeau. Déjà, pendant la vie terrestre, l'esprit existe dans une sphère supérieure à la sphère corporelle; il existe d'une manière intense, tandis que le corps existe d'une manière extensive; il existe immatériellement, tandis que le corps existe matériellement. Or, imaginez une existence encore plus intense, encore moins matérielle, douée d'une plus grande capacité de vivre par soi-même et de s'élever au-dessus de soi-même, et vous aurez une idée de la destinée qui attend l'esprit dans l'autre monde.

L'autre monde n'est pas, d'après M. M., un endroit quelconque dans l'espace, tel que l'imagination du croyant se le représente; il est tout simplement une forme plus élevée de l'existence; il est cette forme d'existence à laquelle le génie et les intelligences d'élite parviennent déjà pendant la vie présente, et dont nous tous nous pouvons aussi nous faire d'avance une idée, quand nous vivons de la vie profondément intime et vraiment supérieure de l'esprit.

Pendant la vie du corps, l'esprit se manifeste de deux manières: intérieurement et extérieurement. Si quelques individus jouissent déjà en ce monde d'une vie essentiellement intime, c'est là une exception; en général, c'est le côté extérieur de l'esprit qui prédomine au détriment de l'autre. « Le spiritualisme abstrait, dit M. M., qui voudrait refuser à la matière une existence propre, se trouve bien cruellement démenti en présence du rôle qu'elle joue ici-bas!.... Ici-bas, la matière est quelque chose de *sauvage*, quelque chose qui, par sa nature, n'est jamais content; et s'il y a quelquefois accord entre l'âme et le corps, ce n'est que Par moments, en manière de trêve. La condition commune, quand l'esprit veut exercer son empire légitime, c'est la *guerre*. »

C'est précisément parce que l'esprit ne peut pas gouverner à son gré la matière, pendant qu'il est lié au corps terrestre, que, selon M. M., ce lien se dissout et que l'homme meurt. A la vie essentiellement extérieure, il succède alors dans l'autre monde une vie où le côté intime de l'esprit a une incontestable prédominance: c'est la vie où l'homme se connaît et se juge lui-même, c'est la vie de la punition et de la récompense de soi et par soi-même. « Lorsque le croyant se représente en son imagination un enfer et un paradis matériels, il n'est pas difficile de lui prouver qu'il dépasse l'ordre des choses possibles; mais en quittant ce monde, l'homme parvient certainement, sous une nouvelle forme d'existence, dans cet enfer ou dans ce ciel qu'il porte déjà en lui-même, dans l'enfer de sa mauvaise conscience ou dans le ciel de sa conscience honnête et sereine; et celui-là même qui s'est plongé jusqu'à la fin dans la vie des sens ne tardera point à se juger et à se relever dès qu'il sera parvenu à cette existence spirituelle, où il sera éclairé d'une lumière irrésistible. »

A ce point, nous ne sommes pas encore au terme de la destinée humaine. De même que pendant la vie présente l'homme est forcé de subir la prédominance de la matière, de même il est naturel, il est nécessaire, suivant M. M., qu'il subisse dans l'autre monde la prédominance de l'esprit. C'est ici la deuxième phase de la vie humaine, et la première étape de l'humanité au delà du tombeau; mais bientôt l'homme, pourvu de nouveaux organes physiques, c'est-à-dire d'un *corps glorieux*, et passant à sa troisième et dernière phase, atteint ce

but suprême et final de son existence, qui consiste dans l'harmonie du corps et de l'âme, dans le noble empire de la force souveraine auquel l'organisme se soumet, dans l'accord *rétabli* entre la sphère de l'intelligence et la sphère des sens, dans l'union intime et parfaite de l'esprit et de la matière.

Telle est suivant l'auteur la continuation de la vie humaine après la mort. Le matérialiste qui prétend que cette doctrine, c'est-à-dire cette foi rationnelle dans l'immortalité peut nous porter à négliger les soins que réclame la vie présente, se trompe de la façon la plus grossière; car s'il est vrai que la fin suprême consiste dans l'harmonie entre l'esprit et la nature, la connaissance de cet idéal doit nous persuader au contraire, que le meilleur usage que nous puissions faire de la vie présente est d'y réaliser autant que possible cette harmonie, en donnant nos soins à la culture du corps, aussi bien qu'à celle de l'esprit.

Mais voici une autre objection. Nous avons admis l'existence de l'âme en tant que force suprême de l'organisme humain : rien ne pouvant s'anéantir, l'âme continuera donc d'exister après la dissolution du corps. Mais les animaux aussi et peut-être les plantes elles-mêmes ont une âme; faut-il donc croire que l'âme animale et l'âme végétale sont immortelles au même titre? Cette question, dit l'auteur, pourrait embarrasser les théologiens et les spiritualistes de la vieille école; mais quant à nous, nous n'hésitons point à conclure que l'animal aussi bien que l'homme a une âme nécessairement immortelle; et à ce propos, ajoute-t-il, « il est intéressant de voir comment les extrêmes se touchent. Les spiritualistes et les théologiens affirment l'immortalité de l'homme et vouent au néant les âmes des animaux. Ils donnent, sous ce rapport, la main aux matérialistes. De leur côté, les matérialistes, profitant de la concession, concluent que ce qui est vrai de l'animal est vrai de l'homme et, par conséquent, ni l'un ni l'autre n'est immortel. Les spiritualistes, poursuit M. M., peuvent bien se débattre; mais leurs arguments sont insuffisants: l'animal, disent-ils, a une âme, mais non point un esprit, car il n'a pas la conscience de lui-même; il n'est pas une personne, et ce n'est que l'être personnel, ce n'est que l'esprit qui est une force capable de conserver son existence propre sans le corps: l'âme de la bête n'a pas ce caractère, elle n'est pas un moi, elle doit donc périr. » Périt-elle en effet? se demande l'auteur. « Non, la conclusion n'est pas légitime. Si pendant la vie terrestre l'animal n'est pas un être conscient et personnel, il ne sera pas cela non plus dans l'autre monde. Voilà tout ce que nous pouvons conclure. Rien de ce qui existe ne peut se réduire au néant: le plus infime et le plus matériel de tous les êtres, l'atome est impérissable, ainsi que tout physicien et tout chimiste peuvent l'affirmer; pour quoi en serait-il autrement de la force qui forme et soutient l'organisme de l'animal et de la plante? Si l'atome est nécessaire à la vie universelle, comment l'animal et la plante ne le seraient-ils pas? — Il se peut bien, observera peut-être le spiritualiste, que dans le tout parfait, que dans l'organisme universel il y ait encore des animaux et des plantes; mais dans ce cas, c'est que Dieu tout puissant en créera d'autres selon le besoin. « S'il en est ainsi, répond M. M., et la réponse est très-logique, ce Dieu qui, pour décorer le ciel, pourrait tirer du néant de nouveaux animaux et de nouvelles plantes, pourrait tout aussi bien tirer du néant de nouveaux êtres humains, et l'immortalité se trouverait grandement en danger. » Il faut donc conclure qu'il est non-seulement probable, mais nécessaire que dans « l'organisme universel » les animaux et les plantes renaissent de ces âmes animales et végétales qui ne sauraient être anéanties après leur vie terrestre, mais qui subsistent, elles aussi et occupent leur place dans la marche progressive de l'existence.

**Le Spiritisme en Hongrie.** — La Société nationale Spirite de Buda-Pesth, en Hongrie, association bien organisée, reconnaît la nécessité et l'avantage de l'union et a formé une alliance avec l'association nationale britannique de spiritisme.

Quoique différant d'avis sur certains points de la doctrine particu-

lièrement sur la réincarnation, les spirites Hongrois ne croient pas voir dans ce fait un obstacle aux relations amicales et à la coopération qui peuvent se présenter à l'occasion.

La société spirite Forsches (investigateurs spirites) de Bude, est une association bien organisée de tous points. Elle s'est formée au commencement de 1871, et dès le début elle se composait de 20 membres. L'année suivante elle fut vivement attaquée dans les journaux de Pesth et de Vienne : ses membres relevèrent le gant et la discussion qui s'en suivit eut pour effet d'augmenter le nombre d'adeptes, au point que la Société fut obligée de construire un local à son usage exclusif. Elle continue ses travaux, protégée par le gouvernement à qui elle a soumis ses règlements et ses statuts.

La Société tient des séances régulières où divers médiums somnambules et écrivains obtiennent de belles communications. Les meilleures sont publiées dans le journal mensuel *Reflexiones aus der Geisterwelt*. Le baron de Vay est président d'honneur de la Société et toutes les instructions relatives à la direction sont obtenues par la médiumnité de la baronne. Le Dr Adolphe Grünhut en est le président effectif.

**Société spiritualiste à Seraing.** — Nos frères de Seraing viennent de nous faire parvenir le rapport sur la marche de leur société pendant l'année 1877. Cette société spirite fonctionne très-bien. Le nombre des membres, qui était de 45 en décembre 1876, est aujourd'hui de 70. Ce nombre n'étonnera peut-être pas quelques-uns de nos lecteurs, mais il faut tenir compte que Seraing n'est pas une ville et que la population en est passablement arriérée, choses qui, comme on le sait, sont loin d'être des conditions pour la propagation du spiritisme. Remarquons aussi que tous les spirites de la localité ne sont pas membres de cette société.

Les spirites de Seraing, mettant leurs actes en rapport avec leurs croyances, se sont débarrassés du joug des religions. La société spiritualiste organise, à la mort d'un de ses membres, un enterrement civil et elle se charge d'une partie des frais. Elle a fondé dernièrement une caisse spéciale de secours en faveur de familles malheureuses. Cette caisse a commencé avec le produit de la vente d'une grande quantité de livres donnés par un spirite étranger. Honneur à cet homme de bien. Cette caisse continue à être alimentée par des collectes faites aux assemblées générales. Elle a déjà produit les plus heureux résultats.

Comme on le voit, nos frères de Seraing et des environs ne perdent pas leur temps.

**Nécrologie.** — Nous venons de perdre, à Verviers, une sœur en croyance, Madame Marie-Ange Wilbroodt, morte le 9 janvier, à l'âge de 26 ans. C'est triste pour son mari et ses parents de la voir ainsi partir au plus beau temps de la vie, mais moins cependant que pour ceux qui ne connaissent pas notre doctrine. N'avons-nous pas, nous spirites, la consolation d'évoquer nos morts aimés, de nous entretenir avec eux, de les aider s'ils souffrent, d'en être protégés s'ils sont élevés dans la hiérarchie spirituelle.

Les funérailles civiles ont eu lieu le 11 janvier. Les lettres de faire-part portaient en tête la phrase consacrée : « Hors la charité point de salut. »

Nous recommandons notre sœur en croyance au bon souvenir de tous les spirites.